

LA THEORIE

BIBLIOGRAPHIE :

ALTHUSSER, *Pour Marx*.

ARENDT, *La crise de la culture* (vie active / vie contemplative).

ARISTOTE, *Ethique à Nicomaque*, VI, 2 ; X, 7 ; *De l'âme* ; *Organon* ; *Métaphysique*.

BACHELARD, *La formation de l'esprit scientifique ; Essai sur la connaissance approchée ; La philosophie du non. Essai d'une philosophie du nouvel esprit scientifique*.

BACON, *Novum Organum* (systématisation du concept d' « expérience cruciale »).

BERGSON, *Essai sur les données immédiates de la conscience ; Matière et mémoire ; L'Evolution créatrice ; La Pensée et le mouvant*.

BERKELEY (sur le calcul infinitésimal).

BERNARD, *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux ; Principes de la médecine expérimentale ; Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*.

CARNAP, *Les fondements philosophiques de la physique*.

CANGUILHEM, *Idéologie et rationalité dans l'histoire des sciences de la vie*.

CAVAILLES, *Sur la logique et la théorie de la science*.

CHANGEUX, *La vérité dans les sciences*.

COMTE, *Cours de philosophie positive*.

COURNOT, *Essai sur les fondements de nos connaissances et sur les caractères de la critique philosophique ; Matérialisme, vitalisme, rationalisme. Etude sur l'emploi des données de la science en philosophie ; Traité de l'enchaînement des idées fondamentales dans les sciences et dans l'histoire*.

DERRIDA, *Théorie et pratique, Cours de l'ENS-Ulm 1975-1976*.

DESCARTES, *Règles pour la direction de l'esprit ; Méditations métaphysiques*. [DESCARTES, SPINOZA et KANT sur le *more geometrico*]

DUHEM, *La théorie physique, son objet, sa structure ; Essai sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée*.

DURKHEIM, *Les règles de la méthode sociologique*.

FREGE, *Ecrits logiques et philosophiques*.

GRANGER, « Théorie et expérience », in *Philosopher. Les interrogations contemporaines ; Pour la connaissance philosophique*.

HEIDEGGER, *Essais et conférences*, « La question de la technique », « Science et méditation » ; *Lettre sur l'humanisme*.

HEGEL, *La Phénoménologie de l'esprit ; Cours d'esthétique*, vol. 1 (distinction entre les sens dits théoriques (la vue et l'ouïe) et les sens dits pratiques (toucher, odorat, goût)).

HUME, *Enquête sur l'entendement humain*, sections II, III et IV ; *Traité de la nature humaine*, livre I.

HUSSERL, *La Crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale ; Méditations cartésiennes*, § 41.

KANT, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, Préface (unité de la raison théorique et pratique) ; *Critique de la raison pure*, « Théorie transcendantale de la méthode », chapitre 2, section 2 : « De l'idéal du souverain bien comme principe qui détermine la fin suprême de la raison » (dans son intérêt pratique, la raison pourrait nous donner ce qu'elle nous refuse dans son intérêt spéculatif ou théorique) ; « Dialectique transcendantale », chapitre 2 : « De l'intérêt de la raison dans son conflit avec elle-même » ; *Critique de la faculté de juger*, Préface et introduction ; *Sur le lieu commun : Il se peut que ce soit juste en théorie mais, en pratique, cela ne vaut point*.

KOYRE, *Etudes newtoniennes ; Du monde clos à l'univers infini ; Etudes d'histoire de la pensée scientifique.*

KUHN, *La structure des révolutions scientifiques.*

LEIBNIZ, *Discours de métaphysique ; Nouveaux essais sur l'entendement humain.*

LOCKE, *Essais sur l'entendement humain*, livre II sur l'origine des idées.

MARX, *Thèses sur Feuerbach ; L'Idéologie allemande* (en collaboration avec ENGELS).

PASCAL, *Les Pensées* (sur l'esprit de finesse et de géométrie).

PLANCK, *Initiations à la physique.*

PLATON, *Phédon*, 65 e-2 ; *République*, VI ; *Banquet*, 211 d2-3 ; *Théétète*, 173 c-176 a.

PLOTIN, *Ennéades*, III.

POINCARÉ, *La valeur de la science ; La science et l'hypothèse ; Science et méthode.*

POPPER, *La logique de la découverte scientifique ; La connaissance objective ; Conjectures et réfutations : la croissance du savoir scientifique ; La société ouverte et ses ennemis ; L'univers irrésolu.*

QUINE, *relativité de l'ontologie et quelques autres essais ; Le mot et la chose.*

RUSSEL, *Théorie de la connaissance.*

SARTRE, *Critique de la raison dialectique.*

+ Penser aux analyses sur l'idée de connaissance *a priori* au XVII^{ème} siècle, notamment à propos de la preuve théorique de l'existence de Dieu.

Textes pour compléter et approfondir la réflexion sur la théorie :

Daniel ANDLER, Anne FAGOT-LARGEAULT et Bertrand SAINT-SERNIN, *Philosophie des sciences*, vol. 1 et 2, folio-essais.

BLAY, *La naissance de la science classique au 17^{ème} siècle.*

CHARRAK, *Contingence et nécessité des lois de la nature au XVIII^{ème} siècle, la philosophie seconde des Lumières ; Empirisme et théorie de la connaissance. Réflexion et fondement des sciences au XVIII^{ème} siècle.*

EINSTEIN et INFELD, *L'Évolution des idées en physique, des premiers concepts aux théories de la relativité et des quantas.*

ELIAS, *La dynamique sociale de la conscience. Sociologie de la connaissance et des sciences.*

GAUTHIER, *La logique interne des théories physiques.*

Sandra LAUGIER et Pierre WAGNER, *Philosophie des sciences*, vol. 1 et 2, Vrin.

Jacques MERLEAU-PONTY, *Leçons sur la genèse des théories physiques, Galilée, Ampère, Einstein, Vrin.*

Robert NADEAU, *Vocabulaire technique et analytique de l'épistémologie.*

SHAPIN et SCHAFFER, *Léviathan et la pompe à air* (genèse de la science expérimentale dans l'Angleterre de la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle).

TOULMIN, *L'explication scientifique.*

CHOIX DE SUJETS :

La théorie explique-t-elle quelque chose ?

La logique des théories.

Comment distinguer la bonne théorie de la mauvaise ?

Une théorie représente-t-elle le réel ?

A quoi sert une théorie ?

Une théorie nous apprend-elle quelque chose ?

Une théorie est-elle abstraite ?

La beauté des théories.
Théorie et totalité.
Une théorie cohérente peut-elle être fausse ?
Comment comprendre une théorie ?
Théorie et hypothèse.
La théorie : entre mémoire et prévision.
La science : entre théorie et technique.
Qu'est-ce que réfuter une théorie ?
En quel sens une théorie scientifique peut-elle être à la fois provisoire et vraie ?
Peut-on séparer la théorie de la pratique ?
La théorie et la pratique s'opposent-elles ?
...

ELEMENTS DE CORRIGE POUR LE SUJET : UNE THEORIE REPRESENTE-T-ELLE LE REEL ?

Voici quelques pistes de réflexion pour vous guider dans la problématisation ainsi que dans l'élaboration de thèses. Afin de problématiser cette question, je serais partie d'une analyse des différents sens de la représentation afin de les faire jouer ensuite avec ce qu'on attend d'une théorie et du réel, notions elles-mêmes sujettes à variations de sens. Pour ce faire, je vous invite à lire le premier chapitre de l'ouvrage de Myriam Revault d'Allonnes, *Le miroir et la scène, ce que peut la représentation politique* : « 'représenter' se dit en plusieurs sens ». Dans ce chapitre, elle part du sens général de la représentation : « Représenter provient du latin *repraesentare* : rendre présent un objet absent ou éloigné, le mettre devant les yeux, le rendre sensible à l'aide d'une image, d'une figure ou, plus généralement, d'un signe. » A partir de là, elle dégage deux foyers de sens : « le premier conforme à l'usage classique, est celui de la « présence » : il s'agit de rendre présent, de rendre sensible, de mettre devant les yeux ou l'esprit de quelqu'un un objet absent ou un concept. (...) Le second foyer répond à une logique de la substitution ou de la délégation : représenter quelqu'un, c'est le remplacer, agir à sa place ou en son nom. (...) On est ici du côté d'une logique de la substitution, de la délégation ou encore de la « lieutenance ». » En partant de ces premiers éléments, plusieurs pistes pouvaient être envisagées : si représenter, c'est rendre présente une chose absente (par une image, un symbole ou plus généralement un signe), alors faut-il en déduire que le réel souffre d'un défaut de présence qui justifierait son besoin d'être représenté, Que manque-t-il au réel que la théorie apporte de façon à le rendre pleinement présent ? Et si le réel souffre bien d'un défaut de visibilité, une théorie parvient-elle à le combler, à représenter le réel, c'est-à-dire à nous le présenter dans sa pleine et entière présence ? Faut-il que la représentation théorique soit une copie exacte du réel, comme le reflet de celui-ci dans un miroir ? Dans ce cas, à quoi bon un tel redoublement ? Une théorie n'a sans doute pas pour objet d'être une simple duplication du réel, car, dans ce cas, elle serait une description et non une représentation de celui-ci. Elle aura donc à opérer des choix entre ce qu'elle montre et ce qu'elle tait. Quels choix une théorie devra-t-elle opérer afin de rendre visible le réel ? Et si la théorie doit manifester une nécessaire distance à l'égard de ce qu'elle représente, comment s'assurer qu'elle ne s'en éloigne pas trop et ne trahisse pas le réel ? Si elle parle au nom du réel, son rôle de signe du réel ou de lieutenant lui impose la fidélité à l'égard de celui qu'elle représente. On interroge donc ici la possibilité pour une théorie de rendre véritablement présent ou visible un réel qui se dissimulerait à nos regards. En usant de signes, elle met à distance ce réel et doit cependant en tenir lieu, c'est-à-dire ne pas le trahir.

Nous venons d'envisager le sujet selon un premier paradigme qui est celui de la présentification ; il s'agit, en quelque sorte, d'un paradigme pictural : rendre sensible l'objet

absent, reproduire autant qu'il est possible le modèle idéal, imiter ce qui est déjà là. On peut envisager que ce paradigme présuppose un réel que l'on peut considérer comme un modèle préalable (contrairement à notre première suggestion d'un réel qui serait en défaut), un modèle unique qui ne ressemble qu'à lui-même et dont les duplications ne peuvent être que des copies imparfaites (échec d'une théorie à représenter le réel). On pouvait penser ici au rôle de la *théôria* grecque par rapport à une réalité intelligible insaisissable. Il y avait donc plusieurs façons de faire jouer ce paradigme pictural de la représentation, selon le sens accordé à la théorie et au réel. Si l'on considère la définition scientifique de la théorie comprise comme système cohérent ou représentation abstraite permettant de rendre compte d'une complexité en dégageant un ordre des choses, alors celle-ci rendrait visible (l'ordre des phénomènes, les lois) ce qui ne l'est pas quand on en reste à la perception naturelle des phénomènes. Mais, si on considère la théorie dans son sens grec issu de *thea*, la vue, le spectacle, alors celle-ci implique un regard très particulier qui est une contemplation avec les deux nuances possibles de l'admiration et d'un spectacle qui est offert. La théorie scientifique maintient-elle le réel dans sa dimension spectaculaire ? Ne faut-il pas repenser cette réalité afin de voir en quoi elle nous offre un véritable spectacle, un spectacle digne d'admiration ? Y a-t-il une théorie qui peut nous donner accès à cela, nous le rendre présent et sensible ? L'une des difficultés liées à la théorie réside dans la façon dont vous allez pouvoir articuler logiquement ces deux grands sens. Il faut donc bien y réfléchir dans la construction de votre plan. Ici, il faut sans doute faire jouer les sens du réel et montrer les limites d'une réalité toute intelligible (risque des arrières-mondes), mais aussi les limites d'une réalité scientifique ou théorique qui ne serait plus que la structure des choses, celles-ci ayant en quelque sorte perdu leur chair en cours de route. On pouvait ainsi envisager le réel selon une approche cette fois artistique, ce réel dont Bergson nous dit qu'il est recouvert d'un voile pour le commun des mortels tandis que l'artiste le perçoit selon une visibilité insigne. N'y aurait-il pas alors à creuser l'idée d'une théorie picturale du réel au sens où les peintres auraient compris la véritable structure des choses mais aussi leur tessiture, et seraient parvenus à les représenter dans leurs œuvres ainsi que dans leurs réflexions ?

A ce paradigme pictural, celui du miroir, Myriam Revault d'Allonnes ajoute celui du théâtre ou de la scène. Elle articule ainsi deux sens de la représentation comme *mimesis*, celui qu'on trouve chez Platon (la représentation comme peinture : la *théôria* ne doit pas être une copie du réel, mais une saisie directe de l'intelligible) et celui qu'on trouve chez Aristote (la représentation comme scène : je vous renvoie toujours au même chapitre de son livre sur la représentation en politique). De ce second paradigme, on pouvait aussi tirer quelque chose pour notre question. Il a trait au déploiement d'une activité qui est dotée d'un dynamisme propre. « Source d'une productivité inhérente à l'action, elle (la représentation théâtrale) ne se déploie que dans la contingence, dans la sphère des choses ou des affaires humaines. Cette représentation libère des virtualités, des ouvertures multiples et parfois discordantes qui témoignent d'un effort incessant pour ajuster l'action à ses conditions réelles. » On pouvait ici envisager les différents usages qu'Aristote fait de la *théôria*. Selon l'objet qu'elle vise, c'est-à-dire le réel nécessaire ou le réel contingent, la théorie ne le représentera pas de la même façon et n'y parviendra pas non plus avec le même succès. La *théôria* la plus haute est celle qui porte son regard sur des matières dont les premiers principes sont invariables ou nécessaires (le divin). Cette contemplation est difficile et rarement réussie. Elle est le privilège du sage qui atteint l'autarcie. Mais il en existe une autre, celle qui porte son regard sur des matières qui peuvent varier. Par conséquent, la *théôria* idéale de l'homme ne diffère d'aucune autre *théôria* par son activité, mais seulement par son objet. Parmi ces différentes façons de contempler le réel, seule la *théôria* idéale peut prétendre représenter le réel divin (et encore en de brefs moments et quand les conditions sont réunies) ; l'autre *théôria* représente une autre réalité. En contemplant ce qui est contingent, elle nous rend lucides et

prudents, nous offrant les moyens d'agir sur la grande scène du monde pour ainsi y jouer notre rôle.

Le sujet demandait aussi à réfléchir au fait qu'il s'agit d' « une » théorie et non de la théorie. On pouvait ainsi considérer l'articulation des théories physiques dans l'histoire ; une théorie ne permettant pas, à elle seule, de représenter le réel, elles se complètent nécessairement. Les théories ont une vie : elles peuvent être abandonnées sous l'impact répété de l'expérience. Ainsi, une théorie ne peut, isolément, représenter le réel ; les théories se succèdent, se répondent, s'enrichissent. On pouvait aussi envisager qu' « une » théorie, c'est-à-dire une certaine conception de la théorie (la *theôria* ou la théorie artistique, par exemple) permettrait de représenter le réel mieux que les autres. Toutes les théories n'y parviennent pas, mais parmi elles, il y en a une qui représente vraiment le réel. Ces remarques pouvaient permettre d'articuler des thèses.

On aurait pu partir de l'idée selon laquelle une théorie représente le réel dans la mesure où ce dernier ne se donne pas à voir d'emblée. Sa présence ou sa visibilité ont besoin d'être représentées. En effet, dès la simple perception du réel, il y a représentation : notre perception est toujours mêlée de souvenirs, de reconstitutions, d'éléments d'expériences. Mais cette représentation immédiate qu'est la perception ne suffit pas encore à nous rendre pleinement présent le réel. Car ce que nous voyons des choses, ce ne sont pas les choses. Expliquons-nous en suivant Alain dans ses *Eléments de philosophie*, II, 3 : « L'entendement observateur ». Le travail de l'entendement, dans ce chapitre, correspond à ce qu'on appelle une théorie scientifique. A partir d'un exemple, celui des apparences célestes (je vous renvoie au texte pour le développement de cet exemple), Alain écrit qu' « il faut arriver par entendement à cette perception nouvelle qui ordonne mieux les apparences ». Plus loin, il évoque « ces idées immanentes (= les théories), par lesquelles seule une claire représentation de la chose est possible. » Il existerait donc, dans le réel, « un système de formes invisibles par rapport auquel tout s'ordonne et se mesure ». Ce que la théorie physique permet, c'est « de percevoir enfin des apparences qui se tiennent, et non plus des apparitions fantastiques ». Ce que la théorie rend enfin visible et donc présente, c'est « l'armature même des choses, ou plutôt la forme qui fait que ces choses sont des choses (*res* = la chose) et non de vains rêves, qui permet de les retrouver dans les apparences et enfin de s'y retrouver ». Sans cette représentation théorique du réel, nous serions perdus en lui, débordés par des phénomènes dont la forme objective nous échapperait, laissant alors place à une imagination vagabonde, certes prolifique mais peu rassurante. « C'est toujours par la considération de la chose et par l'effort suivi pour la percevoir seulement, pour se la représenter seulement, que naissent ces rapports invisibles, pensés, posés, qui sont inertie, vitesse, accélération, force, inséparables, aussi essentiels à la perception d'une chute (nouvel exemple dans le texte d'Alain : Galilée et la chute d'une pierre) que la distance pensée est essentielle à la perception de cet horizon, de ce clocher, de cette allée bordée d'arbres. Le monde n'est point donné avant les lois ; il devient monde et objet à mesure que ses lois se découvrent, comme les deux étoiles fantastiques du matin et du soir se sont réunies en une seule, Vénus, seulement sur la trajectoire képlérienne, non ailleurs. »

A partir de cette idée forte selon laquelle la théorie, plus que la simple perception (qui est déjà une représentation du réel), représente vraiment les choses, on pouvait se demander comment elle s'y prend. En quoi consiste la représentation théorique du réel ? Le propre d'une théorie physique est d'intégrer des lois d'une manière déductive de telle sorte que ce regroupement conduise aussi près qu'il est possible à l'ordre et à la nécessité caractérisant les mathématiques. Voici comment Duhem définit une théorie dans *La théorie physique, son objet, sa structure* (I, 2) : « Une théorie physique n'est pas une explication. C'est un système de propositions mathématiques, déduites d'un petit nombre de principes, qui ont pour but de

représenter aussi simplement, aussi complètement et aussi exactement que possible, un ensemble de lois expérimentales ». Afin de mettre la pensée de Duhem au service de notre question, je me suis aidée de la synthèse qu'en propose l'article « Théorie physique » dans *Les Notions philosophiques* (PUF). Duhem rejette deux attitudes à l'égard des théories physiques (explication et modèle). Suivant la première, qui fait de la théorie une explication du réel, l'objet d'une théorie réside dans l'expression des éléments ultimes et irréductibles de la réalité matérielle. Il s'agit d'une perspective métaphysique qui recherche, sous les phénomènes, quelque chose qui serait le réel. La seconde attitude est principalement associée aux physiciens anglais du XIX^{ème} siècle qui ont élaboré des modèles mécaniques du réel. Duhem bat en brèche l'idée d'une théorie décrivant mécaniquement les processus physiques car la théorie, ainsi pensée, compliquerait les lois au lieu de les résumer. Or une théorie doit répondre au principe d'économie. Par conséquent, une théorie ne doit ni expliquer ni décrire le réel ; elle doit le représenter. Explorons davantage les rapports que la théorie physique entretient avec le réel par le biais de la représentation. Bien que Duhem se soit dégagé des préoccupations métaphysiques et des modèles mécaniques, il n'admet pas que la théorie soit seulement une façon commode de classer les lois expérimentales et ne dise absolument rien sur le monde réel qui nous entoure. En fait, pour lui, la théorie physique a un certain rapport à la réalité, non pas en nous découvrant les objets qui se cachent derrière les apparences sensibles (il faut donc approfondir le constat initial d'Alain), mais en nous révélant un reflet de l'ordre réel à travers l'ordre logique que la théorie introduit entre les lois expérimentales. On retrouve ici notre idée de miroir : il y a bien quelque chose du réel qui se reflète ou se réfléchit dans la théorie physique. Celle-ci donne à voir, lorsqu'elle acquiert sa perfection, la structure du monde réel. Pour Duhem, elle devient donc une classification naturelle (voir le chapitre évoqué plus haut : « Théorie physique et classification naturelle » : « Nous voyons dans l'exacte ordonnance de ce système la marque à laquelle se reconnaît une classification naturelle. (...) Nous sentons que les groupements établis par notre théorie correspondent à des affinités réelles entre les choses mêmes »). La théorie propose donc une classification des lois expérimentales et dessine un certain ordre logique du monde réel en effectuant, pour cela, quatre opérations : 1. La définition et la mesure des grandeurs physiques ; 2. Le choix des hypothèses ; 3. Le développement mathématique de la théorie ; 4. La comparaison de la théorie avec l'expérience. Je ne vais pas entrer dans le détail de ces opérations, mais il appert que le lien avec le réel est bien tenu. C'est ici que se déploierait l'objection à cette première thèse selon laquelle une théorie, la théorie physique, représente le réel. En effet, chez Duhem, la réalité se déduit des formules de la théorie et non l'inverse. L'observation et l'expérience vont bien servir à élucider certaines notions, à fournir un aspect général de la théorie, mais celle-ci, en elle-même, s'établit d'une manière autonome, dans une sphère toute formelle et mathématique. Ce n'est qu'après son achèvement, lorsque l'ensemble de ses développements sera connu, qu'interviendra la confrontation avec l'expérience. Par conséquent, le phénomène observé par le physicien n'est pas une donnée immédiate ; il est construit, c'est-à-dire vu à travers les théories et décrit dans leurs termes. Une expérience de physique ne ressemble donc en rien à une simple observation, à la simple constatation d'un état de fait. En aucun cas la théorie physique ne peut donc apparaître comme un pur décalque de l'expérience. C'est une représentation qui s'éloigne pour mieux rendre visible. Mais ce nécessaire recul ne nous fait-il pas perdre justement de vue le réel ? Ainsi, on est en droit de se demander si c'est bien le réel que représente la théorie physique. Il faut relire la définition de Duhem : ce que représente la théorie, c'est « un ensemble de lois expérimentales ». Or ces lois sont elles-mêmes une transposition ou représentation du réel. La théorie serait alors quelque chose comme une représentation de représentation du réel. Ne risque-t-on pas de perdre le réel de vue en multipliant ainsi les intermédiaires ? Afin de représenter le réel, ne faudrait-il pas le contempler dans toute sa luminosité, partir de sa présence propre ?

Il s'agit, ici, d'une première piste de réflexion. On pouvait évidemment investir les conceptions platonicienne et aristotélicienne de la théorie. Pour Platon, je vous invite à lire *Contemplation et vie contemplative selon Platon* par André-Jean Festugière (Vrin). Pour Aristote, travaillez très précisément les livres VI et X de l'*Ethique à Nicomaque*.

Concernant, enfin, une théorie artistique de la représentation du réel, j'avais pensé combiner les analyses de Merleau-Ponty dans *L'Œil et l'Esprit* et celles de Cézanne lui-même telles qu'elles ont été livrées et analysées par François Fédier dans *L'art en liberté*. Je vous conseille de lire cet ouvrage qui reprend son cours sur l'art et propose, notamment, des corrigés de sujets de dissertation sur cette notion. Concernant Merleau-Ponty, voici ce qu'on pouvait en dire : « La science manipule les choses et renonce à les habiter. Elle s'en donne les modèles internes et, opérant sur ces indices ou variables les transformations permises par leurs définitions, ne se confronte que de loin en loin avec le monde actuel ». Telles sont les premières lignes de *L'Œil et l'Esprit*. L'artiste, et notamment le peintre, est celui qui se confronte de près au réel. Il possède « le don du visible ». L'œil du peintre « voit le monde, et ce qui manque au monde pour être tableau, et ce qui manque au tableau pour être lui-même, et, sur la palette, la couleur que le tableau attend, et il voit, une fois fait, le tableau qui répond à tous ces manques ». « L'œil est ce qui a été ému par un certain impact du monde et le restitue au visible par les traces de la main. (...) Elle [la peinture] donne existence visible à ce que la vision profane croit invisible. » Il y aurait donc bien représentation du réel dans la peinture ; mais cela équivaut presque à la définir. Ce qui nous intéresse surtout, c'est de savoir en quoi cette peinture a affaire avec la théorie. Nous y venons : « le peintre, quel qu'il soit, *pendant qu'il peint*, pratique une théorie magique de la vision. (...) La même chose est là-bas au cœur du monde et ici au cœur de la vision, la même ou, si l'on y tient, une chose *semblable*, mais selon une similitude efficace, qui est parente, genèse, métamorphose de l'être en sa vision. C'est la montagne elle-même qui, de là-bas, se fait voir du peintre, c'est elle qu'il interroge du regard. Que lui demande-t-il au juste ? De dévoiler les moyens, rien que visibles, par lesquels elle se fait montagne sous nos yeux. Lumière, éclairage, ombres, reflets, couleurs, tous ces objets de la recherche ne sont pas tout à fait des êtres réels : ils n'ont, comme des fantômes, d'existence que visuelle. Ils ne sont même que sur le seuil de la vision profane, ils ne sont communément pas vus. Le regard du peintre leur demande comment ils s'y prennent pour faire qu'il y ait soudain quelque chose, et cette chose, pour composer ce talisman du monde, pour nous faire voir le visible. » Cette théorie du réel qui est une façon d'en saisir à la fois la structure et la profondeur peut être dite magique car le peintre lui-même serait bien en mal d'expliquer sa vision : « Le peintre vit dans la fascination [ne serait-ce pas là une façon de concevoir la théorie comme ce regard qui reste fixé sur un spectacle admirable ?]. Ses actions les plus propres –ces gestes, ces tracés dont il est seul capable, et qui seront pour les autres révélations, parce qu'ils n'ont pas les mêmes manques que lui- il lui semble qu'ils émanent des choses mêmes, comme le dessin des constellations ». Je vous invite à lire la suite de ce texte et notamment les analyses de la vision telle qu'elle opère dans la *Dioptrique* de Descartes avec les « tailles-douces ». Il s'agirait ici d'une représentation pauvre du réel ; la peinture ne serait alors qu'« un artifice qui présente à nos yeux une projection semblable à celle que les choses y inscraient et y inscrivent dans la perception commune, nous fait voir en l'absence de l'objet vrai comme on voit l'objet vrai dans la vie et notamment nous fait voir de l'espace là où il n'y en a pas. [En note MP ajoute : le système des moyens par lesquels elle nous fait voir est objet de science] » On comprend que pour le phénoménologue, ce n'est pas la bonne façon de comprendre la peinture : elle est certes représentation, mais elle doit l'être selon une approche théorique autre que celle propre aux sciences. Dans les dernières pages de son texte, Merleau-Ponty s'intéresse à la représentation du mouvement et s'appuie sur les analyses de Rodin. Ce dernier affirme : « C'est l'artiste qui est véridique et c'est la photo qui est menteuse, car, dans la réalité, le temps ne s'arrête pas. » Merleau-Ponty ajoute : « La photographie maintient ouverts les instants que la poussée du temps

referme aussitôt, elle détruit le dépassement, l'empiètement, la « métamorphose » du temps, que la peinture rend visibles au contraire, parce que les chevaux [en rapport avec les chevaux de Géricault qui courent en adoptant une posture qu'aucun cheval au galop n'a jamais prise] ont en eux le « quitter ici, aller là », parce qu'ils ont un pied dans chaque instant. La peinture ne cherche pas le dehors du mouvement, mais ses chiffres secrets. » Telle est cette théorie magique de la peinture qui nous semble, en définitive, être la théorie qui représente le mieux le réel.